

# LA VALLÉE DES PRÉDATEURS

Franck Perriard





Franck Perriard est activement engagé dans la protection de la nature en Suisse et en France. Il se passionne particulièrement pour les grands prédateurs qui peuplent ces deux pays, tels que le loup et le lynx.

Dans ses romans, il combine son engagement en faveur de la nature avec sa passion pour l'écriture.



« Quand les brebis enragent, elles sont pires que les loups. »  
Proverbe français



# 1

Couchée à l'orée de la forêt, la louve regardait la prairie baignée par la lumière pâle de la lune de novembre. C'était un endroit important pour elle. Elle y venait depuis toujours. C'est dans cette prairie, qu'un matin d'hiver, elle avait vu pour la première fois celui qui allait devenir son partenaire. Ce beau mâle à la fourrure épaisse et soyeuse avec lequel elle allait fonder sa meute.

Ils avaient passé deux jours et deux nuits en ce lieu. D'abord se regardant à distance. Puis de plus en plus près. Leurs odeurs se faisant plus précises, ils apprirent à se connaître puis à s'accepter. Au matin du deuxième jour, le soleil rasait la prairie givrée. La bise soulevait des volutes de glace. Ils étaient couchés là, au même endroit que ce jour, blottis l'un contre l'autre, à regarder ce spectacle sauvage à la beauté polaire.

Ils étaient unis pour toujours. Ils le sentaient dans leurs gènes. Dans leur sang. Elle, qui était née à quelques kilomètres de là, commençait sa vie de louve alpha, comme disent les humains, aux côtés d'un jeune mâle venu d'une autre montagne, par-delà les vallées. Plus loin que la ville des hommes qu'elle regardait quelquefois, inquiète, depuis le haut de la falaise. Cet agglomérat, en bas dans la vallée, grouillait d'humains qu'elle voyait parfois sur son territoire. Ils marchaient, escaladaient. Tous la terrorisaient. Elle ne comprenait pas pourquoi. Aucun d'entre eux ne lui avait fait de mal. Un frisson, comme une alerte, parcourait son corps dès que l'odeur humaine arrivait jusqu'à elle.

Cette méfiance génétique, elle la transmettrait à ses petits. Certaine alors que cela pouvait suffire à éviter la confrontation.

Allongée, perdue dans ses souvenirs, elle percevait le souffle régulier de son fils couché juste derrière elle. Son partenaire respirait comme ça. Doucement. Régulièrement. Un souffle rassurant. Ce fils, le dernier petit qui lui restait, ressemblait à son père. Il en avait la force et la beauté. Mais saurait-elle l'aider et le guider jusqu'à ce qu'il parte lui aussi, loin, dans une autre montagne, pour y trouver sa partenaire, son territoire, et y créer sa meute? Sa famille? C'est comme cela que ça devrait se passer. Si elle parvenait à le sauver.

Elle se souvenait de lui, jeune chiot, lorsqu'il jouait avec ses trois sœurs sur le site de rendez-vous. Ce quatuor hyperactif

courait, attaquait, mordait... toute une panoplie d'attitudes joueuses qui, en fait, préparait chacun d'eux à l'âge adulte. Se défendre, s'imposer. Savoir attaquer une proie et la neutraliser. Tout cela sous le regard attentif de leur grande sœur, nourrice de cette dernière génération de louveteaux tout juste sortis de la tanière.

La louve était fière de sa meute. À l'automne, son mâle la suivait, entraînant avec eux leurs cinq descendants, et tous partaient chasser.

Lorsqu'une proie était en vue, le mâle et son fils passaient devant et se dirigeaient droit sur elle. Les femelles se dispersaient de part et d'autre de la cible, qui était la plupart du temps un jeune cerf seul ou un adulte affaibli.

Dans le premier cas, l'attaque était facile. L'animal, bien que conscient du danger grâce à l'apprentissage de sa mère, n'avait pas le temps de comprendre que les deux loups, juste là devant lui, n'étaient pas seuls. Que leurs complices lui interdisaient toute possibilité de retraite.

Un cerf adulte, mâle ou femelle, était plus difficile à manœuvrer, même affaibli par une blessure ou la maladie. Plus expérimentés, certains avaient déjà déjoué plusieurs attaques. En pleine possession de ses moyens, cet animal était un adversaire redoutable, même pour une meute vaillante et organisée. Le grand cervidé finissait la plupart du temps par échapper à ses prédateurs.

La louve et son mâle savaient choisir des proies faciles. Il

fallait que les petits mangent tous les jours environ deux ou trois kilos de viande. L'échec n'était pas permis.

Une nuit de décembre, alors que la première bise de la saison saisissait de froid tout ce qu'elle touchait depuis plusieurs jours, la meute errait, le ventre vide. Les proies étaient toutes à couvert, à l'abri du vent glacial. Impossible de les localiser, et la chance de tomber dessus par hasard n'était pas de la partie.

En tête des recherches, comme toujours, la louve perçut un effluve entre deux rafales. Cela semblait venir du sud, plus bas en descendant dans la vallée. Cette odeur, elle la connaissait, car elle emplissait l'air, l'été, dans les pâturages. Ça sentait la vache.

Cette nuit-là, les loups étaient beaucoup plus bas en altitude que d'ordinaire, car ils suivaient les cerfs, qui, dès la première neige, désertaient les forêts des hauts plateaux. La louve savait qu'elle se rapprochait des fermes. Celles-là mêmes où se trouvaient désormais les bovins qui pâturaient dans les alpages quelques semaines auparavant.

Jusque-là, elle s'était toujours tenue à l'écart de ces animaux imprégnés de l'odeur de l'homme. Mais cette nuit-là, la faim de sa meute changeait les paramètres. Il fallait de la nourriture rapidement, sinon la faiblesse de chaque individu allait augmenter, et l'ensemble de la meute serait affaibli. Un cercle vicieux qui pouvait les mener à la mort.

La meute s'arrêta en lisière de forêt. Plus bas, les lumières tremblantes permettaient de situer les bâtiments agricoles.

Lorsque le vent se calma, le chien de la ferme aboya, car l'air plus calme charriait vers lui les molécules d'une odeur qu'il redoutait. Celle de ses cousins sauvages. Pour le couple alpha, ce n'était pas le moment de s'approcher. Ils ne pouvaient pas être certains que les bovins, surtout les petits, étaient atteignables rapidement. La louve avait peur de s'approcher de l'homme comme le chien avait peur que le sauvage s'approche de lui. Les aboiements répétitifs et graves rendaient le froid encore plus menaçant. Il fallait attendre le lever du jour.

Quand les premiers rayons de soleil touchèrent la montagne, les poils des loups étaient recouverts de givre. Blottis les uns contre les autres, ils s'étaient laissés aller dans un état léthargique qui leur permettait d'économiser le peu de calories qu'il restait.

La louve n'avait pas dormi. Le regard fixé sur les lumières vibrantes. Au fur et à mesure que la nuit passait, que la température baissait, sa peur s'était transformée en détermination. Ce matin-là, l'avenir de sa meute était en jeu.

Des meuglements et des bruits de barrières qu'on bouscule trahissaient l'impatience des vaches à quitter l'étable. Le froid leur convenait, mais la bise les avait empêchées de sortir depuis plusieurs jours. Les veaux les plus jeunes, nés à une

époque où les vaches ne mettaient pas bas naturellement, semblaient ne pas comprendre ce qui se passait. Comme s'ils se rendaient compte qu'ils n'auraient jamais dû faire leur première sortie dans ce froid.

Un portail en acier glissa sur des rails. Les bêtes sortirent. La louve analysa la situation. Le vent s'était calmé. Le froid rendait l'herbe glissante. Le chien n'aboyait plus, car toutes les odeurs de la ferme avaient fini par masquer celle des loups. Épuisé par une nuit de garde, le canidé domestique devait dormir quelque part dans la paille.

La louve se leva, s'ébroua, délivrant sa fourrure de la pellicule de glace. Les autres loups firent de même, comme des soldats se mettent au garde-à-vous. Le mâle s'approcha de sa compagne. Tête basse, il lui lécha les babines en signe d'obéissance. La louve dressa les oreilles, goûta l'air et prit la direction de la ferme, le corps près du sol, la queue en berne. Le mode approche était activé, et tous les loups de la meute étaient prêts à suivre leur cheffe.

Les vaches prenaient l'air. Leurs corps chauds fumaient au froid. Les veaux semblaient chercher à identifier cette matière blanche et glissante qui recouvrait le sol dur comme celui de l'étable. La curiosité de l'un d'eux, plus aventureux, le poussa à l'écart du troupeau.

La louve modifia alors sa trajectoire. Elle avait ce veau pour cible. Tous les loups, parfaitement alignés, les uns

marchant dans les pas des autres, bifurquèrent légèrement sur leur gauche comme en procession.

Les vaches, y compris la mère du veau, n'avaient pas encore détecté leur présence. Le chien était définitivement hors service. L'odeur de l'homme était absente.

Alors qu'il ne restait plus que quelques mètres entre les loups et le ridicule fil de clôture qui n'était plus électrifié depuis longtemps, les bovins réagirent. Tous tournèrent la tête en direction des canidés qui ressemblaient à celui qui partageait l'étable avec eux.

Rien ne ressemble plus à un canidé qu'un autre canidé. Aucune raison d'avoir peur. L'homme avait éduqué ces vaches pour les rendre dociles, y compris avec les autres animaux, dont le chien, dressé pour justement protéger les vaches. Avant même que la mère du veau ne comprenne qu'il y avait dans le regard de ces chiens sauvages quelque chose de différent, la louve lança l'attaque.

Le veau immobile vit ces créatures arriver sur lui. La louve le saisit à la gorge, le mâle au garrot. Les autres loups plantèrent leurs crocs dans l'arrière-train de leur cible, la faisant trébucher.

Les jeunes loups affamés commencèrent à déchirer la chair avant même que le petit bovin ne succombe. La vache mère apeurée était immobile. Incapable de réagir face à une situation nouvelle. Son petit était mort. Sous ses yeux. L'autre

mère, la louve, venait quant à elle de sauver sa progéniture d'une mort certaine.

Le chien de la ferme fut réveillé par les mouvements presque imperceptibles de la lutte. Il sortit en alerte, aboyant en courant en direction de l'émeute. Le loup mâle le sentit et lui fit face. Les regards des deux cousins se croisèrent. Le chien comprit alors que celui dont il avait perçu l'odeur n'hésiterait pas à le tuer malgré leur partage génétique. Il resta à distance avec l'espoir que son alarme fasse venir son maître.

Les loups mangeaient goulûment. La viande chaude leur redonnait la force dont ils avaient besoin pour survivre en cette période de froid intense.

Puis une détonation fit vibrer l'air. Elle percuta l'ouïe de la louve avec une force jusqu'ici inconnue. Elle leva la tête en direction du chien, mais il avait disparu. À sa place, un humain tendait vers elle un objet inconnu. Un éclair en sortit, accompagné d'une deuxième détonation.

Une petite louve couina de détresse et de douleur. Une autre était au sol, inerte, le pelage maculé de sang. Le mâle tournait sur lui-même, comme s'il tentait d'attraper un insecte qui l'aurait piqué à l'arrière-train. Le petit mâle et sa dernière sœur fuyaient vers la forêt. La louve eut le sentiment de ne plus rien contrôler. Tout n'était que douleur, panique et

mort. L'odeur du sang semblait suspendue dans l'air, comme figée dans les cristaux de glace qui virevoltaient.

Une scène de chaos qui ne dura pourtant que quelques secondes. Elle grogna en regardant l'humain puis partit en direction de la forêt protectrice. Son mâle, courant sur trois pattes, la suivit. La louve nourrice renifla le corps de ses deux petites sœurs et comprit qu'elles étaient mortes toutes les deux. La meute s'enfonça dans la forêt jusqu'à ce que le sentiment de danger s'amenuise. Le premier objectif était de fuir, peu importe la direction.

Sous les sapins. À l'abri du vent, la louve trouva un endroit parfait pour s'arrêter. Le mâle souffrant se coucha sur le côté. Sa patte arrière gauche était blessée. Un trou plus petit que la marque d'un croc laissait échapper un filet de sang. La douleur augmentait en même temps que l'adrénaline baissait. Les deux petits cherchèrent la chaleur du ventre de leur mère alors même qu'ils ne étaient plus depuis des mois. La louve nourrice était toujours en panique. Le souffle court, les oreilles en arrière, elle était traumatisée par cet événement brutal. La mère, toujours concentrée sur la sécurité des siens, cherchait ses repères. Des odeurs, des sons. C'était bien la forêt où ils avaient passé la nuit, mais ils s'étaient éloignés en suivant le flanc de la montagne pour éviter le dénivelé. Ils étaient sortis de leur territoire et une autre peur vint s'ajouter à celle de l'homme. Celle d'une autre meute, un autre danger mortel.